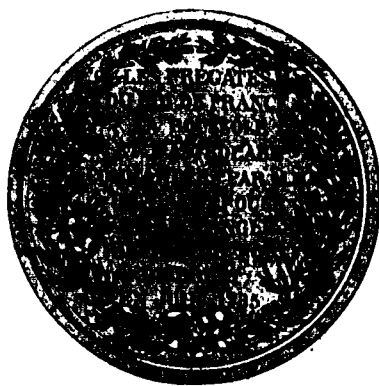




CENTENAIRE
DE LA
MORT DE LAPÉROUSE

CÉLÉBRÉ LE 20 AVRIL 1888
EN SÉANCE SOLENNELLE A LA SORBONNE



PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

—
1888

nous n'avions eu garde de nous précautionner de vêtements chauds, dont alors nous sentions l'extrême besoin.

20 juin 1782. — Nous arrivâmes, le 20 juin, sur le banc de Terre-Neuve que nous coupâmes. Le temps et l'état de la mer nous permirent d'y pêcher, et nous y prîmes quelques belles morues, dont nous nous régalâmes. Là, nous apprîmes que notre expédition était pour la baie d'Hudson afin d'y détruire, s'il était possible, les établissements des Anglais, dans cette partie du nouveau monde.

Courant toujours au nord, le temps souvent très brumeux, nous nous engageâmes, par le travers de la baie des Esquimaux, dans une banquise de glace fort considérable dont nous éprouvâmes beaucoup de difficultés à nous retirer (3 juillet 1782). Notre route nous élevant de plus en plus au nord, nous rencontrâmes les brumes les plus épaisses, conservant, autant que nous le pouvions, la vue du *Sceptre* qui, lorsque nous nous perdions dans la brume, faisait sonner sa cloche, battre la caisse, et tirer des coups de canon. Ce fut dès lors que notre navigation commença à devenir dangereuse : la brume la plus épaisse ne nous donnait qu'un horizon extrêmement rétréci ; nous courions le risque d'aller nous jeter sur des montagnes de glace d'une hauteur prodigieuse, flottant sur la mer, dans toutes les directions que leur imprimaient les vents ou les courants ; elles ont souvent des éperons semblables à des récifs, sur lesquels on se briserait comme sur des rochers ; des matelots veillaient à chaque bossoir pour les signaler promptement. Un jour que j'étais de quart, sous les deux huniers, le perroquet de fougue sur le mât, nos vigies crient : « Montagne de glace à bâbord ! » Étant amuré à tribord, je n'ai que le temps de l'apercevoir ; nous n'en étions éloignés que d'une portée de pistolet ; ayant peu d'aire, y-a-t-il assez d'espace pour virer ? J'envoie vent devant, à tout risque, en faisant servir le perroquet de fougue et l'artimon ; l'*Astrée*, gouvernant bien, vire, la brigantine venant araser

la nuit, je pouvais lire dans les formats de l'impression la plus fine.

Les brumes presque continuelles ne nous permettaient que rarement de prendre la hauteur du soleil; nous étions donc forcés de naviguer plus d'après l'estime que d'après nos observations.

Nous étions rendus par la latitude du détroit d'Hudson, quand un matin la brume se dissipe tout à coup, le soleil se lève majestueusement, nous apercevons distinctement l'ouverture du canal d'Hudson, les terres qui le bordent des deux côtés, et nous y donnons à pleines voiles le 18 juillet 1782.

Des côtes pelées, dépourvues de toute verdure, ne nous offraient qu'un tableau fort triste, sans aucune apparence de végétation. La mer était belle, le vent bon, nous avançons rapidement, relevant les points les plus en saillie à notre vue. Nous rangeâmes quelques montagnes de glace auprès desquelles le *Sceptre* de 74 canons n'avait l'air que d'une coquille de noix. La mer devant nous semblait ouvrir un passage facile, et nous en profitons pour faire bonne route, lorsque quelques glaçons passèrent près de nous; bientôt nos vigies nous annoncent qu'une énorme banquise, drossée par le courant, s'avance rapidement sur nous. Courant à sa rencontre, peu de temps après nous en sommes cernés (19 juillet).

Essayer de la refouler était chose inutile; nous serrons nos voiles et attendons que la débâcle s'opère. Le vent qui passait sur cette vaste étendue de glace rendait l'atmosphère extrêmement froide. Nous descendions du bord, sur ces glaces de formes irrégulières, et communiquions ainsi, sans embarcations, avec nos camarades du *Sceptre* et de l'*Engageante*; pour se réchauffer, l'on faisait, comme les enfants, des pelottes de neige, et on se livrait des combats.

Si nous apercevions, ce qui souvent arrivait, des loups marins sur les glaces, on leur donnait la chasse, mais sans

succès, par la difficulté de courir sur une surface non plane et au contraire hérissée de toutes sortes d'aspérités.

Resserrés comme nous l'étions par les glaces, le vent fraîchit beaucoup et nous par souffler en coup de vent violent, que nous étalâmes sans ancres ni voiles. Nous restâmes ainsi durant trois jours, au bout desquels le courant et le vent ayant dressé les glaces derrière nous, nous n'étions plus serrés par elles, ce qui rendait notre position fort mauvaise. Le poids des glaces qui nous avaient cernés avait empêché la mer de s'élever; ici, au contraire, elle les soulevait et les jetait violemment contre nos bâtiments au risque d'y causer des avaries considérables, surtout à nos doublages en cuivre, qui en souffrirent, en effet, beaucoup. Le mal devint plus grand encore lorsque nous arrivâmes à l'accore de la banquise, où la mer était démontée. Après mainte et mainte difficulté, nous en sortîmes cependant.

Dans cette périlleuse navigation, que de quarts de nuit j'ai passés sur le gaillard d'avant, faisant lofer ou arriver pour éviter les glaces, gelé sous le vent de la ralingue du petit foc, et dans l'impossibilité de me réchauffer lorsque, relevé de quart, j'allais me coucher.

21 juillet 1782. — En longeant la côte de tribord du canal, nous aperçûmes un jour une grande quantité de pirogues d'Esquimaux qui se dirigeaient vers nos vaisseaux (il en existe une au musée de Rennes). La charpente intérieure se compose de petits bois fort légers, unis ensemble avec des nerfs d'animaux; leur forme est longue et pointue aux deux extrémités; elles sont revêtues en entier de peaux de loups marins dont le poil a été enlevé, et artistement cousues ensemble. Au milieu de la pirogue est adapté un cercle en bois, réservant un trou, dans lequel s'assied l'homme qui la conduit, tenant dans les mains un aviron à deux pelles, qu'il trempe alternativement dans l'eau à tribord et à bâbord.

En avant du sauvage sont placés ses instruments de pêche

dans leur langage, ils nous débitent beaucoup de choses que nous ne pouvons comprendre, à ça près du *Kaiba* que, de part et d'autre, nous répétons souvent. Je me présente à la porte d'entrée d'une de leurs tentes, où je n'aperçois que quelques peaux d'animaux étendues sur la terre, plusieurs pierres, au milieu, noircies par le feu. Je me retire, et aussitôt que j'ai quitté la porte, haute tout au plus de 2 pieds 1/2 à 3 pieds, un des sauvages prend ma place, et, comme si j'eusse souillé sa demeure par ma présence, il se met à défilier une kyrielle de paroles semblables à une prière. Était-ce son bon ou son mauvais génie qu'il invoquait ? je ne le sais pas. Mon indiscrete curiosité ne rompit pas du moins la bonne intelligence qui régnait entre nous. Ces tentes sont en peau de loup marin grossièrement tannée; leur forme est circulaire et d'environ 8 à 9 pieds de diamètre; elles sont soutenues par des pieux liés de manière à laisser un trou au milieu pour faire échapper la fumée.

Près des tentes, étaient réunis les femmes et les enfants des sauvages auxquels nous fîmes des amitiés et quelques cadeaux de boutons en cuivre, qui semblèrent leur faire plaisir. Les femmes étaient tatouées, et sentant l'huile de baleine. « Eh bien, dis-je à Beaujeu, jeune officier au régiment du Cap, que dites-vous de cette moitié de l'espèce sauvage ? — Qu'elles feraient fuir le diable, » me répondit-il. Près des sauvages étaient toutes leurs richesses consistant en pirogues et en instruments de pêche que déjà j'ai décrits. Je ne leur ai pas vu d'arcs ni de flèches, et cependant ils vont à la chasse des animaux, puisque les abords de leurs tentes nous en présentaient les débris. Comment les prennent-ils ? c'est ce que je n'ai pu savoir, dans l'impossibilité de me faire comprendre d'eux. Je m'en retournais vers notre canot, réfléchissant sur l'existence de ces sauvages qui me semblait si malheureuse, obligés qu'ils sont de passer la moitié de l'année dans des trous en terre, pendant que le soleil éclaire l'autre hémisphère et que celui-ci,

dans cette partie, se trouve dépourvu de lumière. Ce n'est qu'en été qu'ils se portent sur la côte pour y faire la pêche; cela fait, ils s'en éloignent pour se retirer dans l'intérieur. Mais les terres qu'ils habitent, me disais-je, sont-elles aussi sèches, aussi arides, aussi disgraciées de la nature que celles que nous avons sous les yeux? Que l'homme aux paradoxes, Rousseau, vante, tant qu'il voudra, la liberté et l'indépendance de l'homme sauvage; pour moi, je préférerais de beaucoup l'aliénation d'une part de cette liberté que les sociétés civilisées réclament pour assurer le bonheur de chacun et la sécurité de tous. Nos philosophes tant renommés n'ont puisé leurs principes et leurs systèmes que dans leur imagination délirante; ici c'est la réalité, et, si j'avais été en présence du patriarche de Ferney, ou du citoyen de Genève, j'aurais pu, j'en suis certain, raisonner facilement avec eux, et les mettre en contradiction avec eux-mêmes.

Nous revînmes le soir à bord rendre compte de notre excursion. On appareilla pendant la nuit dirigeant la route vers l'entrée de la baie. Notre navigation ne présenta aucun événement majeur jusqu'à notre arrivée devant le fort du Prince de Galles, où la division mouilla le soir du 9 août, par un beau temps. La nuit fut employée à préparer le débarquement des troupes et de l'artillerie, et le lendemain, à deux heures du matin, elles mirent à terre. Le pavillon français fut arboré à bord de nos vaisseaux; le fort arbora celui d'Angleterre; un officier fut envoyé aussitôt au commandant pour le sommer de se rendre.

Le 10 août 1782, ce résultat fut obtenu; M. de Lapérouse traita de la capitulation avec le gouverneur, et bientôt elle fut conclue: les Anglais se rendaient prisonniers de guerre; leurs effets particuliers leur étaient conservés; tous les objets appartenant à la compagnie d'Hudson durent nous être remis.

J'avais débarqué le matin avec les troupes; j'entrai dans le fort avec M. de Lapérouse et quelques autres officiers.

Nous fûmes fort surpris de voir qu'il était bâti de belles pierres de taille, casematé, armé de quarante pièces de gros calibre, susceptible par conséquent d'une défense longue et vigoureuse. Nous dinâmes dans le fort avec le gouverneur M. Samuel Herne, homme de belle figure, d'une éducation soignée et de beaucoup d'instruction. Toutes les pelleteries, traitées pour la compagnie, furent embarquées sur notre frégate; elles consistaient principalement en peaux de martres, d'ours, de loups cerviers, de renards bleus et noirs (ces derniers sont forts rares), etc. Dans le fort se trouvait une espèce de dogues anglais, d'une taille prodigieuse et d'une force étonnante; les Anglais nous dirent que quand les rivières étaient glacées, ils attelaient deux de ces chiens à un traîneau, et qu'en portant cent pesant, ils leur faisaient faire seize lieues par jour. Je m'emparai d'un de ces chiens nommé *Wolf* (loup), que je fis conduire à notre chaloupe, pour l'emmener en France.

Hors de l'enceinte du fort étaient établies des baraques et quelques tentes habitées par des familles de sauvages que les Anglais s'étaient attachées pour les aider dans leurs travaux de commerce, de chasse et de pêche. Le fort était bâti sur une pointe à l'entrée de la rivière de Churchill, navigable pour des bateaux pontés, à une très grande distance dans les terres. Elle était abondante en poissons, surtout en saumons, que les Anglais salaient et conservaient ainsi. Nous en trouvâmes dans le fort une grande provision, qui fut répartie à bord de nos bâtiments, ce qui fut pour nous un grand régal, non moins qu'un grand plaisir. Une trouvaille qui ne nous fut pas moins agréable, ce fut du beurre d'Irlande parfaitement conservé en double-barreau : le premier contient le beurre, est hermétiquement fermé et flotte dans le second, dont le vide est rempli de saumure. Les Anglais possédaient aussi une espèce de porc particulière, au poil épais, long et hérissé. On les embarqua à bord, où toutes nos provisions fraîches étaient épuisées. Dans

cette mine de richesses que très légitimement nous exploitions, nous trouvâmes encore une quantité considérable de draps, de ratines de toute espèce, dont nous fîmes des vêtements pour nous et nos équipages, qui manquaient de tout, dans ce rigoureux pays. Celui-ci cependant ne ressemblait en rien à cette côte du détroit si sèche et si aride, dont j'ai parlé. Ici, les terres étaient basses, couvertes d'herbes et d'arbres de différentes espèces que je n'ai pu trouver le temps de reconnaître. La figure et la tournure des sauvages de cette partie de la baie différaient aussi de celles des Esquimaux que nous avons vus précédemment; ceux-ci étaient plus grands, plus forts et n'avaient pas le saignement de nez des autres. Leurs vêtements de drap anglais avaient gardé quelque chose de sauvage dans leur forme. Ce pays, nous ont dit les Anglais, était peuplé d'une telle quantité de perdrix qu'ils en prenaient ou en tuaient bien une vingtaine de mille dans une année.

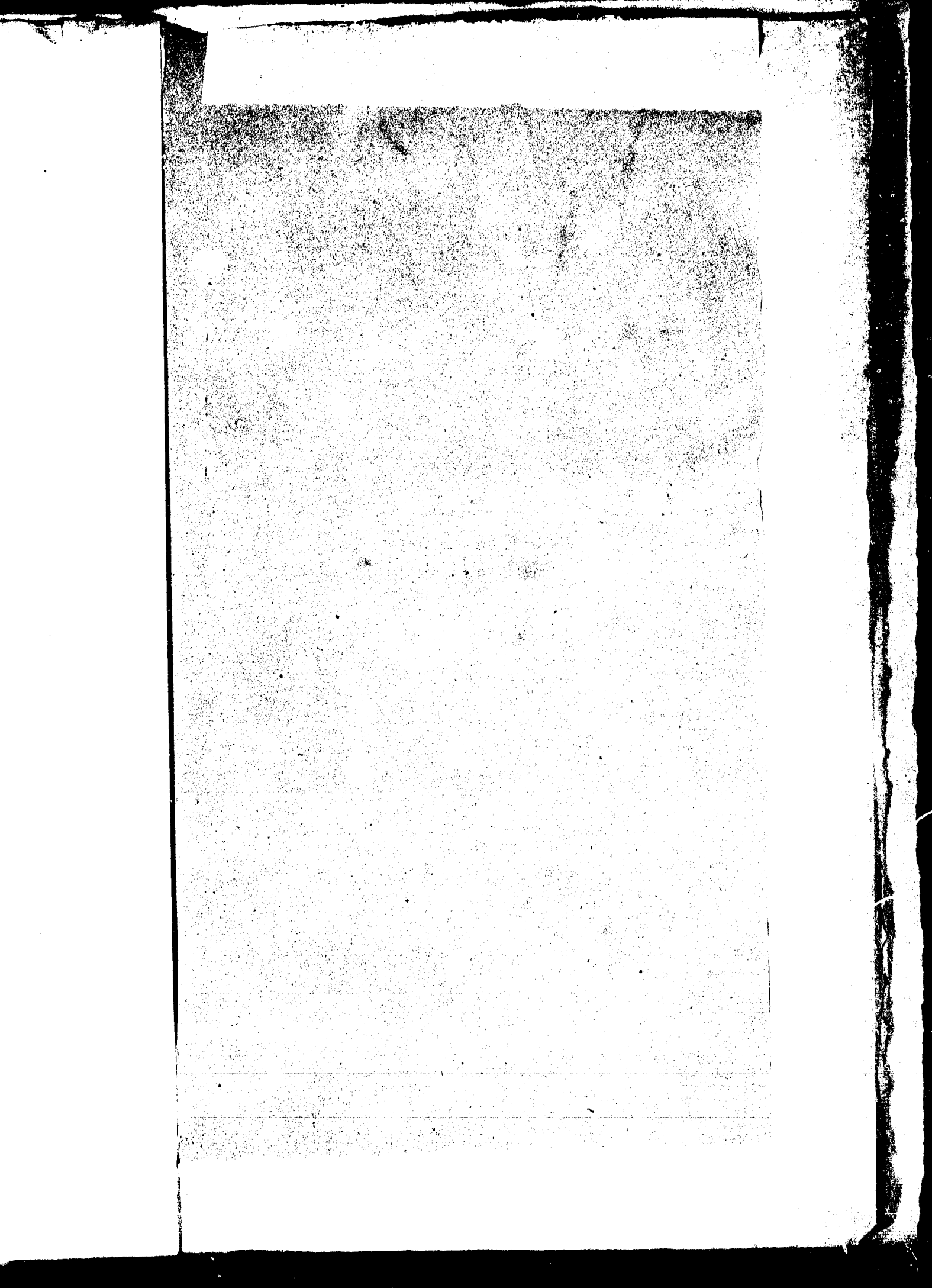
12 août 1782. — Le fort étant évacué de tout ce qu'il contenait, les canons en furent encloués; les 4 bastions minés, on les fit sauter. Les cinquante Anglais qui l'avaient habité n'étaient point des militaires, mais des gens de mer et de toutes espèces de métiers, nécessaires en effet dans ce pays perdu si loin de toutes ressources. Tous furent embarqués sur nos vaisseaux, où on les traita avec la même bonté que les gens de nos équipages; c'étaient des hommes excellents s'employant aux manœuvres comme nos matelots. Deux chevaux que possédaient les Anglais furent tués et dépecés; nous en eûmes deux quartiers dont on fit la soupe à l'équipage; j'en goûtai, elle n'était pas bonne. De Langle en fit mettre à la daube; nos Anglais prisonniers s'en régallèrent jusqu'au dernier morceau, croyant manger du bœuf et s'écriant sans cesse : *Good beef*. Il est certain que ce mets n'était pas sans mérite, surtout pour des affamés, comme nous étions.

La veille de notre départ, je fus témoin ému de la sépa-

Malgré toutes les représentations qui lui furent faites sur les dangers qu'il encourrait dans cette longue navigation, vu la saison où nous étions, il persista obstinément dans sa résolution. On lui donna en hommes, en vivres, en instruments, tout ce qui lui était nécessaire, et il prit congé de nous. A notre retour en France, nous apprîmes, avec plaisir, qu'il était fort heureusement arrivé en Angleterre.

Les vents nous ayant contrariés, nous poussâmes quelques bordées presque en vue du cap Farewell, à la côte du Groënland. Là nous nous séparâmes de M. de Lapérouse et fîmes seuls route pour France avec toute la célérité que les vents permirent. Notre traversée n'offrit ni mauvaise rencontre, ni aucun événement remarquable; nous mouillâmes dans la rade de Brest; la frégate entra dans le port; j'en fis le désarmement à cause des réparations qu'elle exigeait, surtout à son doublage en cuivre.

De Langle partit pour Paris, allant rendre compte au ministre de notre expédition.



—
L'Épave de la mer, B, rue de la Harpe, 2.
—